

**LA PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE...
HISTOIRE(S), POLITIQUE, RÉSISTANCE
INTERVIEW AVEC JEAN-CLAUDE POLACK (I)**

Joris De Bisschop, Ariane Hofmans, Clara Novaes, David Van Bunder

14, Place de la Mairie, F-41330 Averdon, joris.de.bisschop@gmail.com
Centre Médico-Socio-Psychologique Pédopsychiatrie, 85 ter, rue du Foix, F-41000 Blois,
Ariane.Hofmans@hotmail.fr

14, Place de la Mairie, F-41330 Averdon, Claradices@gmail.com
Remi Vlerickstraat 26, B-9052 Zwijnaarde Tel.: ++/32/(0)9 245 39 76,
david.vanbunder@scarlet.be

Résumé: Cet article est la retranscription de l'interview avec le psychiatre Jean-Claude Polack. Dans la première partie de l'interview, l'interviewé retrace les événements politiques majeurs qui traversent l'histoire de la psychothérapie institutionnelle: la guerre d'Espagne, la Résistance, l'extermination douce, la guerre d'Algérie, le Parti Communiste, mai '68, le droit à l'avortement, etc. Il situe également les relations conflictuelles et tendues entre la psychothérapie institutionnelle, la schizo-analyse et l'antipsychiatrie, qu'il a vécu au premier rang lors de ses 12 années de travail à la clinique de la Borde, où il était un proche de Félix Guattari.

Mots-clés: Histoire de la Borde, François Tosquelles, Jean Oury, Félix Guattari, Politique, Résistance, Schizo-analyse, Antipsychiatrie, Psychothérapie Institutionnelle.

Reçu: le 25 janvier 2009; **Accepté:** le 1^{er} février 2009.

Introduction

David Van Bunder

Paris, le 14 juillet. Il est presque midi. Avant d'aller vers le cabinet de Jean-Claude Polack, les quatre interviewers boivent un café à une terrasse au Boulevard Saint-Germain. À cet instant même, aux Champs Élysées, sur l'autre rive de la Seine, le défilé militaire a lieu. La seule chose que nous en apercevons ce sont les jets qui nous survolent et qui inscrivent les couleurs du drapeau français dans le

ciel. Jean-Claude Polack n'aurait pas pu choisir une date plus symbolique pour cet interview. La résistance des soignants contre les réformes proposées par l'état est d'une actualité brûlante (Coupechoux, 2009). La date est symbolique aussi pour la vie de ce psychiatre-psychanalyste né en 1936.

Né de parents polonais, juifs et communistes, Jean-Claude Polack a été nourri de militantisme dès le biberon. Son père faisait des études de médecine à Strasbourg mais il est décédé alors que le jeune Polack n'avait que trois ans. Dans ces temps mouvementés, sa mère l'a emmené d'abord en Espagne, puis en Jamaïque et finalement à Cuba. Il ne rentrera en France qu'en 1946.

Durant les années 1954-1962, à l'époque de la guerre d'Algérie, Jean-Claude Polack faisait des études de médecine. Il était très actif dans les mouvements des étudiants et dans la résistance contre cette guerre. C'est dans ce contexte qu'il fait la connaissance de Félix Guattari au début des années soixante. Il arrive pour la première fois à La Borde en 1963 pour y faire un stage. Il avait déjà travaillé en psychiatrie dans la capitale. La rencontre avec la clinique de Cour-Cheverny fut une révélation et il y revint un an plus tard pour y travailler en tant que psychiatre. Il y restera jusqu'en 1976.

Après sa période à La Borde, il s'engagera dans le traitement ambulatoire des psychotiques dans un collectif de psychanalystes à Paris. En outre il animera une association des patients, pendant une dizaine d'années.

Jean-Claude Polack est l'auteur de plusieurs livres. Le premier, *La médecine du capital*, paru en 1971, montre déjà son engagement politique. En 1976, il publie avec Danielle Sivadon-Sabourin *La Borde ou le droit à la folie*. Dans ce livre, écrit dans un style personnel, les auteurs décrivent la vie quotidienne à la Borde et approfondissent les dimensions politiques et psychanalytiques du travail soignant auprès de l'homme en souffrance psychique. Dans *L'intime Utopie – Travail analytique et processus psychotiques*, l'inspiration schizo-analytique est plus manifeste (Polack & Sivadon, 1991). Quinze ans plus tard, un sous-titre semblable est utilisé pour *Épreuves de la folie* (2006). On peut recommander ce livre à tous ceux qui, dans leur travail, se voient confrontés aux processus et transferts psychotiques. Non seulement Polack y décrit, à nouveau d'une manière très personnelle, des rencontres avec des psychotiques, mais ce livre est aussi une exploration des diverses théories psychanalytiques concernant les psychoses. Par

ailleurs, Jean-Claude Polack est directeur de publication de la revue *Chimères*.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'interview a lieu durant le défilé militaire du 14 juillet. Il semble alors presque inévitable que le premier sujet de l'interview soit le politique. La première partie de l'interview traite des rapports entre la psychothérapie institutionnelle et le politique. La description de l'agitation politique mouvementée du vingtième siècle (la guerre d'Espagne, la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Algérie, Mai '68, ...) illustre à quel point ces rapports ont été des rapports de résistance. Partant de son propre parcours, Jean-Claude Polack montre comment un certain engagement politique est l'un des piliers de la Psychothérapie Institutionnelle.

La deuxième partie de l'interview (De Bisschop et al., 2009) traite des influences psychanalytiques. Il y est question de l'influence de Lacan, Pankow et d'autres, les rapports entre Guattari et Lacan, les efforts de Guattari et ses proches de penser davantage en termes de "processus". L'interview se conclut sur les ressemblances et les différences dans le travail auprès des psychotiques, en institution ou en cabinet.

*

* *

Psychoanalytische Perspectieven (PP): Au moment de se donner rendez-vous pour cette interview, vous avez, avec le sourire, proposé de la faire pendant le défilé militaire du 14 juillet! En ce moment même, à seulement quelques kilomètres d'ici sur les Champs-Élysées, se déroulent les manifestations de la fête nationale française. Il apparaît donc là tout de suite une certaine dimension politique. Pourriez-vous, en partant de votre expérience à la clinique de La Borde où vous étiez médecin pendant 12 ans, esquisser les rapports entre la psychothérapie institutionnelle, l'antipsychiatrie et la schizo-analyse? Y a-t-il selon vous une continuité, des ruptures, des contradictions, différentes positions éthico-politiques entre ces trois courants?

Jean-Claude Polack (J.-C. P.): Toute l'histoire de la psychothérapie institutionnelle est traversée d'évènements politiques majeurs, tragiques ou catastrophiques. Pendant la guerre civile en Espagne François Tosquelles, médecin-commandant à Valence, commença à s'occuper des soldats malades mentaux. À Reus il ne s'était pas encore

passé grand chose dans l'hôpital où travaillait son père, qui en était l'administrateur. C'est pendant la guerre qu'il improvise une manière de soigner qui est déjà de l'ordre de la psychothérapie institutionnelle. Les compétences qu'il utilise sont moins importantes que les dispositifs qu'il met en place. Il sent que les médecins, dans l'ensemble, ont très peur des fous et il préfère souvent travailler avec d'autres personnes. Il raconte des choses à la Buñuel sur cette période. Par exemple il décrit son mode de recrutement des prostituées de Valence, à qui il promet de ne pas fermer les bordels, à condition qu'elles s'occupent des malades mentaux, sans coucher avec eux. Évidemment ces dames lui paraissent savantes en folie des hommes, donc d'excellentes infirmières...

Le rapport de Tosquelles avec l'analyse a déjà été pris dans l'évènement historique de la montée du nazisme en Europe. Son analyste, venu de Hongrie, s'était réfugié à Barcelone et ne parlait absolument pas l'espagnol ni le catalan. Cet homme expliquera un jour à son père qu'un mot sur deux chez les catalans est un juron anticlérical (*me cago en Deu!*) et qu'il connaît par conséquent la moitié de leur langue!

Après la défaite des républicains, Tosquelles passe la frontière et se retrouve dans le camp de réfugiés de Sept Fonds, près de Montauban. On appellerait cela maintenant un "centre de rétention"; au moins un de ces camps dans les Pyrénées fonctionne encore aujourd'hui comme étape pour les "sans-papiers" que l'État français veut renvoyer en Afrique ou en Roumanie. Il se retrouve là-dedans dans des conditions matérielles épouvantables et confronté à une inactivité totale dans un lieu complètement fermé. Les émigrés deviennent alors très dépressifs et suicidaires. Tosquelles commence donc à traiter cette espèce d'aliénation massive et traumatique. Il organise aussi, comme il dit, quelques "évasions".

À un moment donné, les aliénistes de Saint-Alban (André Chaurand notamment) qui connaissaient très bien Tosquelles et sa réputation, s'arrangent pour qu'il sorte du camp et qu'il vienne les rejoindre. À Saint-Alban on est en pleine occupation allemande. C'est le régime de Vichy. Il y a la Résistance dans la région. L'hôpital psychiatrique, qui est tenu par des religieuses, est en même temps un lieu où on soigne des blessés du maquis, où on accueille et où on cache des parachutistes anglais, des communistes, etc. On est là dans une situation de clandestinité, de double jeu, parce que l'hôpital reste en relation apparemment correcte avec l'État, même si Chaurand, catholique de gauche, est profondément anti-pétainiste.

Il y a donc un arrière-fond de guerre, avec le combat de la Résistance d'une part, mais aussi la situation précaire de l'hôpital, comme pour tous les autres hôpitaux, mais qui, à la différence des autres asiles, n'aura pas un seul mort de faim pendant la guerre. C'est le seul hôpital psychiatrique où "l'extermination douce" n'a pas fait une seule victime, alors qu'il y en a eu 40.000 en France (Lafont, 1987). Il y a eu depuis vingt ans beaucoup de commentaires là-dessus, mais quand on approche cet évènement selon des critères simplement freudiens, c'est quand même d'une passivité meurtrière qu'il s'agit. Une espèce de "négligence" à l'échelle d'une société entière, un partage inégal des subsistances dans une sorte de consensus inconscient.

Oury, qui a connu Tosquelles à Saint-Alban, et Félix¹ aussi, découvrent cette révolution mise en place par le maître catalan: les bases véritables de la psychothérapie institutionnelle. Car, en dehors du fait qu'on supprime, en pleine guerre, les murs, les clés, les portes cadenassées, les chambres d'isolement, etc., on sent que l'hôpital doit devenir complètement osmotique avec l'environnement pour des raisons tout à fait concrètes. Il faut survivre; il faut donc que les malades puissent sortir, travailler avec les paysans et ramener des patates et des œufs le soir. La situation oblige à créer une espèce d'autonomie collective des patients, avec un Club, un journal, des activités extérieures dans la région, etc.

Oury, la paix (relative) revenue, va poursuivre cette démarche. La Borde est fondée en 1953 et en novembre 1954 c'est le commencement de la guerre d'Algérie. Les dix premières années de La Borde sont totalement marquées par cela, comme toute la France d'ailleurs, car cela nous a tous concerné énormément.

J'ai fait mes études de médecine exactement pendant la guerre d'Algérie. J'ai commencé lors de la fameuse déclaration de La Soummam qui lançait la guerre d'indépendance, en novembre 1954. J'ai terminé en 1962, c'est-à-dire lors de la paix d'Évian et la proclamation de la République Algérienne.

J'ai été pris dans la tourmente politique de l'époque. Membre de l'UNEF, l'Union Nationale des Étudiants de France, je fus le président de l'Association des étudiants en médecine de Paris en 1961-1962. Quand on m'a proposé de prendre la présidence de l'UNEF j'ai calé; ça m'a effrayé sans doute... J'ai renoncé à "faire de la politique" et après un stage d'étudiant à La Borde et ma rencontre avec Félix, je me suis

1. Félix Guattari.

pris de passion pour l'expérience de la clinique. J'étais interne dans la région parisienne et je découvrais, après quatre années de désillusions, qu'on pouvait vraiment faire de la psychiatrie!

Dans l'agencement qui existe entre Félix et Oury à cette époque il y a un partage des tâches tout à fait accepté: Oury est le garant de l'exercice de la psychanalyse et d'une pratique médicale que la découverte des neuroleptiques est en train de modifier profondément. Félix s'occupe essentiellement de l'institutionnel, du dispositif.

J'aime bien le terme de dispositif et je l'utilise souvent. À l'époque on parlait beaucoup des "échanges" car on était encore très lévi-straussien; les échanges portant sur l'argent, la parole ou les mots et – pour parler comme les ethnologues – les femmes. Ça c'était le trépied anthropologique sur lequel La Borde a commencé à se développer dans un accord à peu près global avec le structuralisme ambiant de l'époque.

Félix s'occupait donc de l'institutionnel dans la clinique mais il était aussi celui qui avait la responsabilité et le droit de s'occuper de tout ce qui est de l'ordre de la politique et qui tentait d'articuler les rapports de ce qui pouvait surgir, en pratique et en théorie, à La Borde, avec ce qui se passait dans le monde politique en France et ailleurs.

À cette époque-là Félix était un activiste très radical. Il était passé par toute une série de formations. À l'origine ses accointances étaient plutôt trotskystes mais très vite il a pris de la distance avec ce mode militant fractionnel. Il constatait que finalement presque tous les groupuscules qui se détachaient du Parti Communiste, qui se constituaient en face et contre le parti stalinien, retrouvaient dans leur propre organisation, dans leur forme de militantisme, toutes les aliénations de l'organisation "centraliste démocratique". Il a abandonné successivement toute une série de groupes auxquels il avait appartenu pour constituer lui-même des petites formations qu'il dissolvait d'ailleurs dès qu'il les trouvait trop rigides ou stériles. C'est quelqu'un qui n'a pas arrêté de créer et de défaire des unités de réflexion politique et d'action: comme s'il anticipait déjà ce qu'il appellera plus tard le jeu des déterritorialisations et des reterritorialisations dans le domaine de la subjectivité (Deleuze & Guattari, 1972, 1980).

Sur le plan de la guerre d'Algérie Félix s'était engagé sur un mode assez grave, indirectement, pour la clinique. Il participait à un groupe réuni par un journal qui s'appelait *La Voie communiste*, une fraction clandestine à l'intérieur du Parti Communiste. Il écrivait dans ce journal, sous un pseudo. *La Voie communiste* était un organe de soutien

plein et entier au FLN et très précisément à une tendance assez radicale du FLN qui était celle du Boudiaf.² (Celui-ci a failli être plus tard président de l'Algérie mais il a été assassiné en 1992, probablement par les intégristes, je pense.) Cela a amené Félix à faire des faux papiers, soutenir financièrement, activement, "porter des valises" comme on disait à l'époque. Un certain nombre de ses copains se sont retrouvés en taule. La Borde a aussi protégé des Algériens menacés par la police ou des organisations d'extrême-droite.

Bon nombre de garçons n'avaient pas envie de partir pour faire la guerre et se battaient vraiment pour la paix et très souvent aussi pour l'indépendance. Par contre le Parti Communiste est resté "pacifiste" on pourrait dire jusqu'en 1961; ce n'est que quelques mois avant la signature de la paix avec le FLN qu'il a enfin pu dire qu'il était juste que l'Algérie devienne indépendante, décolonisée. Ça faisait déjà longtemps que De Gaulle l'avait dit mais le PC, malgré sa vocation révolutionnaire, était incapable de franchir le pas.

En France pendant huit ans (1954-1962) il y a une montée, une force extraordinaire du mouvement étudiant, l'UNEF, comparée à la timidité des syndicats ouvriers, la CGT, la CFTC qui est devenue la CFDT.³ Le mouvement, après la guerre d'Algérie, a continué à se développer dans toutes sortes de directions. Il y a une montée progressive vers Mai '68, en réalité une continuité qui a fait que, après les luttes de la décolonisation puis pendant la guerre du Vietnam, un mouvement extrêmement fort chez les jeunes se manifeste dans des courants trotskystes, maoïstes, puis dans des courants plus originaux, d'une certaine manière, comme certains types d'anarchismes et le situationnisme, qui existait déjà depuis quelque temps (Vaneighem, Debord,...). À Strasbourg, à Nantes, même à Nanterre, une sorte de fermentation préparait déjà '68.

À La Borde, dans la période où j'arrive, il y a une activité énorme et nouvelle. C'est une deuxième période après la première période, contemporaine de la guerre d'Algérie. Il y a l'arrivée à La Borde, voulue par Félix, de tout un paquet d'étudiants qui ont été responsables, soit de l'UNEF comme moi, soit de la Mutuelle Nationale des

2. Né en 1954, le "Front de Libération Nationale" est un mouvement politique qui revendique l'indépendance de l'Algérie vis à vis de la France.

3. CGT: Confédération Générale du travail. CFTC: Confédération Française des Travailleurs Chrétiens. CFDT: Confédération Française Démocratique du Travail.

Étudiants de France (MNEF), soit dans l'UEC (Union des Étudiants Communistes).

On avait abordé donc aussi la question de la maladie mentale chez les étudiants. Moi-même j'ai fait ma thèse de médecine là-dessus: une *Introduction à la psychopathologie des étudiants*. C'est comme ça que j'ai connu La Borde. On y a fait un stage, on parlait de la maladie mentale chez les jeunes, etc. J'étais interne en psychiatrie à Paris, la suractivité à La Borde va être liée à l'apport de ces militants que d'ailleurs Oury a appelés par la suite "les barbares"... Oury avait une position un peu mélangée, un peu équivoque. Il était content qu'un certain nombre de gens brillants (comme Fourquet par exemple, qui sortait de Sciences Po) viennent là et apportent toutes sortes d'idées; mais en même temps il sentait bien que ces étudiants proches de Félix menaçaient l'équilibre du tandem dans le domaine concret de l'exercice de la psychiatrie.

Pendant cette période-là il y avait une quinzaine de moniteurs et de médecins – dont Félix et moi-même – qui restaient membres (très clivés) du Parti Communiste. J'avais dans l'Union des Étudiants Communistes participé à l'affrontement dramatique qu'il y a eu entre les étudiants communistes (leurs associations) et le Parti. Une sédition idéologique extrêmement violente avait abouti à de véritables procès staliniens contre les responsables étudiants. Des copains se sont suicidés, après avoir été admonestés par Aragon devant le Comité Central; des choses étonnantes, déjà un peu anachroniques à cette époque. J'étais entré au Parti à ce moment-là car, pour pouvoir être à la tête de l'UEC, il fallait avoir la carte du Parti. C'est la première fois que j'étais membre inscrit alors que mes parents, qui étaient des juifs polonais de Lodz, étaient dès l'âge de 15 ou 16 ans dans les Jeunesses Communistes en Pologne, tout comme mes grands-parents paternels avaient été dans le Bund, le premier mouvement politique communiste (et en même temps juif).

Dans cette période-là, tout en travaillant dans la clinique, on avait cette activité au sein du Parti dans le Loir-et-Cher. Parallèlement on s'activait beaucoup dans toutes sortes d'activités que le Parti ne contrôlait pas et dans lesquelles on rencontrait des maoïstes, des trotskystes, des anars et des membres d'associations locales, sociales ou culturelles. Pendant près de deux ans certains d'entre nous ont pratiqué l'avortement, de façon illégale évidemment parce que c'était avant la loi de Simone Weil de 1975. En pratiquant l'avortement pour des copains ou pour des femmes qu'on nous adressait, on était dans

une situation à la fois clandestine et revendiquée. En France, plusieurs centaines de femmes notamment les gynécologues et les obstétriciennes, mais aussi d'autres médecins, hommes et femmes, et des personnalités connues ont constitué un mouvement disant, en substance: "Nous, on pratique l'avortement. Voilà. On vous emmerde. Vous n'avez qu'à nous condamner".

Nous étions nombreux, nous condamner était un peu difficile. C'était un peu la même situation – toutes proportions gardées – que lorsqu'on a voulu condamner Sartre parce qu'il avait appelé à un soutien (matériel, financier, stratégique, etc.) au FLN. Le gouvernement en France n'a pas eu le courage de le mettre en procès pour trahison et de lui donner ainsi une tribune.

La Borde est donc prise là-dedans. Ce n'est pas simplement une concession à l'histoire car je pense que cette situation-là, cette position rebelle, subversive par rapport à l'ordre politique général, est consubstantielle de la démarche de la psychothérapie institutionnelle. Je n'imagine pas que la psychothérapie institutionnelle puisse renoncer à sa position de résistance vis-à-vis de l'État.

Aujourd'hui, si on essaie de comprendre où l'on en est de ce point de vue-là, ça devient tout à fait clair car ce qui est totalement menacé c'est l'exercice de la psychiatrie tout simplement, globalement. On peut dire que la psychiatrie est radicalement menacée dans son existence même, dans sa possibilité d'accueillir et de s'occuper des psychotiques notamment. On le sait depuis longtemps.

C'était déjà la conviction éthique de Lucien Bonnafé qui était proche de la psychothérapie institutionnelle sans en être vraiment un des artisans. Lucien Bonnafé avait été à Saint-Alban où il avait très bien connu Tosquelles. Ils s'aimaient beaucoup. Bonnafé était communiste mais il se rendait bien compte que la psychothérapie institutionnelle est toujours en subversion. Ça me semble un point très important et aujourd'hui on ne peut pas penser le travail de certains de nos collègues – comme Chemla à Reims, ou le groupe de Lannemezan, ou Minard à Dax – autrement que dans un contexte d'affrontement avec les technocrates, bureaucrates et économistes patentés du gouvernement. Il y a un fond de guérilla, de basse intensité pour le moment, mais qui est toujours là. C'est quelque chose qui parfois fait obstacle au développement des idées et des pratiques mais qui en même temps les nourrit. C'est presque une nécessité!

On ne peut travailler que dans cette position de refus. Tosquelles le disait autrement dans *Politique de la folie*, le film qu'on avait fait avec

François Pain (1989) et Danielle Sivadon. On avait été le voir dans le Gers. Il avait déjà pris sa retraite. On est resté une semaine avec lui et on l'a filmé. Il disait qu'on ne pouvait pas faire de la psychiatrie si on ne se sentait pas mal à l'aise dans l'ordre bourgeois. Il en riait lui-même et il disait en substance: "Si on se sent trop bien avec le monde ambiant, ça ne va pas. Il faut une rupture. Il faut se sentir un peu perdu là-dedans et indisposé par cette chape d'aliénation sociale". C'est exactement ce que Oury (1992) nomme encore aujourd'hui comme ça.

Toutes les expériences de psychothérapie institutionnelle, étant elles-mêmes historiques et "historicisables", ont une naissance, une vie et une mort. Félix Guattari dirait qu'elles sont plus "machiniques" que structurelles. Je crois qu'il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement. Cela pose la question cruciale des modes de transmission dans la psychothérapie institutionnelle. Est-ce qu'on peut transmettre, dans un même lieu, à la génération suivante? Personnellement je ne le crois pas vraiment; il y a une sorte de singularité historique absolue de la formation de ces équipes qui deviennent ensuite des collectifs, comme le dit Oury, et cela se met en travers de tout projet de généralisation ou d'expansion d'un modèle.

Il n'y a pas de modèle! Il y a à chaque fois des choses très surprenantes, très particulières. On peut dire par exemple que La Chesnaie, près de La Borde, est aussi une expérience de psychothérapie institutionnelle. C'est une tentative particulière, ça aurait pu être celle de Jeangirard et Oury ensemble; mais à un moment donné ils se sont séparés.

À Saint-Alban, quand Tosquelles est parti pour faire autre chose, pour travailler près de Paris avec des adolescents, il a laissé derrière lui un type tout à fait formidable, Yves Racine, qui était son assistant et qui est devenu médecin-chef. Racine a tenu pendant quelques années un semblant de fonctionnement institutionnel et quand lui-même a quitté les lieux, c'était fini. Pourtant les gens qui avaient travaillé avec Tosquelles étaient encore là, notamment les religieuses, qui par définition étaient là jusqu'à leur mort, à peu de choses près.

Elles avaient une admiration totale pour Tosquelles, pour ses idées. C'était très étonnant. J'ai rencontré une de ces religieuses. Malgré leur dévouement elles vivaient dans un des asiles le plus décrépité en France, en Lozère (un des départements les plus pauvres du pays). Les bonnes sœurs, plutôt gardiennes (anges gardiennes...) que psychothérapeutes, se mettent au boulot et discutent avec Tosquelles sur le cul, la baise, les rêves, les fantasmes. Lui aime bien la crudité, le franc-

parler. Sans cela on ne peut pas s'occuper des fous. Elles s'y mettent véritablement, non par docilité mais parce qu'elles comprennent quelque chose vraiment et que ça devient passionnant. Toutes les "équipes" se constituent sur la base d'affinités, par cooptation. Oury demande à Félix de venir parce que c'est son ami. Ils se connaissent bien. et depuis longtemps à La Garenne-Colombes, dans la banlieue parisienne. Fernand Oury, son frère, a été l'instituteur de Félix. Quand Félix fait venir à La Borde des étudiants ce sont tous ses copains, des gens qui ont transité par *La Voie communiste*, comme moi, des gens qu'il aime bien, qu'il a soutenu et ainsi de suite. C'est toujours un système d'affinités éthiques, mais politiques surtout. Ce sont des équipes qui ont leurs propres histoires publiques et privées, avec des liens très particuliers et très complexes, même d'un point de vue psychanalytique, transférentiel, etc. Ils forment des ensembles totalement singuliers.

Je sais que quand moi j'ai décidé de venir à La Borde travailler, j'étais plutôt à l'époque adepte de la psychiatrie sociale. Ça n'avait encore aucun contact avec le freudisme. J'étais interne dans les hôpitaux à Paris. Je travaillais à Villejuif avec un communiste, un homme que j'aimais beaucoup, Le Guillant qui théorisait la psychiatrie sociale. Par exemple, il a créé des entités pathologiques comme la "névrose des standardistes" (Le Guillant, 1956, 2006). Il a fait un travail absolument remarquable là-dessus dans lequel il montrait que, au bout de quelques années de travail intense, les femmes qui étaient standardistes commençaient à être vraiment folles. Il décrivait tout ça avec une approche essentiellement sociologique et réflexologique, Il était communiste et la vérité venait donc de Moscou, et à l'époque c'était Pavlov qui avait l'honneur non seulement des neurologues mais même des psychiatres. Le Guillant a fait un autre travail sur les conducteurs de machines automatiques pour les locomotives, dans lequel il a montré comment ça avait bouleversé les conditions de travail des conducteurs de train et comment ils étaient très dérangés par cela. Il a surtout fait un travail absolument magnifique sur la migration des Bretons en France vers Paris et vers d'autres grandes villes et notamment sous la forme, pour les femmes, des "bonnes à tout faire". Cela a débouché sur un travail très précis concernant le double crime des sœurs Papin, en 1933 (Le Guillant, 1963). Une histoire très intéressante qui a aussi été traitée par Lacan et Allouch (Lacan, 1933-1934; Allouch, 1981).

Moi j'étais donc plutôt dans cet esprit-là et c'est pourquoi j'avais fait ma thèse sur les étudiants, sur ceux qui vivent une telle situation

qui fait qu'ils deviennent un peu fous. C'est une thèse un peu simpliste mais on peut dire que tout partait du côté de l'aliénation sociale. Pour moi l'aliénation psychopathologique n'avait pas encore sa consistance freudienne. Le Guillant, quand il a su que j'allais travailler à La Borde, que j'étais séduit, m'a dit: "Ah non, vous savez... c'est un phalanstère!". Comme je ne connaissais pas trop ce mot-là, j'ai été le chercher dans le dictionnaire. J'ai lu Fourier et je me suis dit: "Si c'est ça, c'est vraiment bien!". Ça me donnait plutôt envie d'aller dans cet endroit où on repensait totalement la relation entre les petits et les grands, les jeunes et les vieux, et surtout les hommes et les femmes, avec une détestation fouriériste de toutes les institutions, familiales ou autres.

Je me suis aperçu en arrivant là-bas à quel point les relations affectives, amoureuses et professionnelles entre les gens étaient inextricables. C'était complexe mais en même temps vivifiant parce que c'est de cela que venait justement l'énergie, le désir collectif de travail.

On peut penser la même chose aujourd'hui du travail de Patrick Chemla, par exemple. Il a rassemblé quelques amis. Il a réussi, dans un secteur public où on impose plus ou moins les candidatures des infirmiers, à coopter des gens très proches de lui, avec des itinéraires politiques voisins, des biographies concernées par l'Afrique du Nord et les Séfarades, et une formation psychanalytique dans les entours de Lacan. Sur cet ensemble éthico-idéologique, il regroupe un certain nombre de gens avec lesquels il a des relations chaleureuses, complices et très fécondes. C'est ça qui permet à un moment donné l'apparition d'un collectif à Reims. Il n'est pas dit qu'ailleurs ça puisse se refaire sur le même mode. Évidemment pas! C'est une constellation très particulière. Chemla lui-même fait partie du cercle freudien, est proche des Ateliers de psychanalyse, activiste de la psychothérapie institutionnelle. Il est donc lui-même pris dans un réseau. À un moment donné, dans un réseau d'affinités, un groupe se forme et crée quelque chose de singulier jusqu'au moment où les uns et les autres disparaissent, s'en vont, partent, et cela cesse de marcher. Ça peut continuer mais ailleurs, sur un autre mode.

Je le pense aussi évidemment pour la clinique de La Borde. Quand Oury cessera de s'en occuper, on passera dans une autre strate événementielle, très différente probablement. Il y a des grandes chances pour qu'une sorte de déconstruction, pour parler Derrida, s'opère petit à petit. C'est normal, il n'y a là rien de condamnable. On se placerait, il me semble, dans une position très fautive si on attendait de la

psychothérapie institutionnelle qu'elle se développe comme un mouvement qui s'étend et répand sa doctrine. Ce n'est pas comme ça que ça se passe probablement. La prolifération se fait en réseau et dans une espèce d'hétérogénéité discontinue. On ne voit pas pourquoi dans ce courant de psychothérapie institutionnelle il n'y aurait pas des courants psychanalytiques assez différents les uns des autres. Ce serait faux de croire que la psychothérapie institutionnelle est forcément appendue à la pensée lacanienne, par le truchement de l'exégèse de Oury. Le courant schizo-analytique (j'exagère de parler de courant car il n'y a que quelques types épars qui continuent de penser comme ça) est aussi sourdement présent. On le sent un petit peu partout mais sur un mode timide. Effectivement ce n'est pas ce que Tosquelles appelait de ses vœux un "Parti Psychiatrique Français"! Il faut penser la psychothérapie institutionnelle comme un mouvement pragmatique, théorique et philosophique si on veut, mais politique au sens plein du terme dans le large domaine des productions de subjectivité. La forme et les méthodes vont forcément tendre davantage vers les "rhizomatismes" que vers le style centraliste bureaucratique des organisations dites révolutionnaires.

PP: Un mouvement aussi éthique, ça, on peut le transmettre à travers la psychothérapie institutionnelle!

J.-C. P.: Bien sûr. On transmet sur un mode théorique, en écrivant des articles, et aussi en s'exposant sur le terrain, en travaillant, avec les stages. Justement les stages sont faits pour que d'autres gens, ailleurs, un jour, créent quelque chose. Ils ne sont pas faits pour recruter. Je pense qu'un jour La Borde sera une petite institution calme alors qu'il y aura trois ou quatre autres endroits en France, en pleine créativité psychiatrique...

Venons en à l'antipsychiatrie. Quand l'antipsychiatrie est apparue, ce n'est pas une antipsychiatrie mais plusieurs courants qui étaient en réalité beaucoup plus alter-psychiatriques que antipsychiatriques. Tous les antipsychiatres étaient des psychiatres qui pensaient qu'il fallait faire autrement. Il y a eu quelques Savonarole qui ont dit que la psychiatrie était dégueulasse en soi; que s'occuper des fous, les nommer "fous" et dire qu'ils sont malades, est une faute impardonnable. Il y a eu des représentants théoriques de ces courants-là, comme Thomas Szasz aux États-Unis, qui dénonçait le nominalisme de ses collègues. À cette époque-là des gens comme Rosenhan (1973) ont fait un tas

d'expériences pour montrer que "schizophrénie" ne veut rien dire. Des étudiants simulaient la schizophrénie et cherchaient à se faire interner dans les hôpitaux. Les trois quarts y parvenaient et Szasz "prouvait" ainsi que les médecins n'étaient même pas capables de discerner la simulation d'une schizophrénie véritable.

PP: Mais quand même les patients dans ces hôpitaux, eux, le savaient. Ils ne "savaient" pas mais ils disaient: "Ce type-là n'est pas fou!".

J.-C. P.: Entre Félix et Oury il y a eu une sorte de rupture à ce moment-là, à mon avis pour deux raisons. D'abord parce qu'aucun des courants de l'alter-psychiatrie ou de l'antipsychiatrie, ni le courant anglais (Bateson, Laing, Esterson, Cooper) ni le courant italien, plus politique (Basaglia, Jervis, *la Psichiatria Democratica*) ni le systémisme (Mony Elkaïm, qui est belge d'ailleurs) ne convenait véritablement à Oury, très calé sur sa position psychanalytique et sur l'idée que la psychiatrie est une pratique très honorable et digne. L'idée d'une antipsychiatrie le révoltait. Félix avait une attitude beaucoup plus pragmatique et jugeait qu'il fallait de toute façon foutre en l'air le système des asiles. Il fallait donc faire d'abord table rase: on supprime les asiles ou, mieux, on les transforme complètement, on crée d'autres structures et on fait sortir un grand nombre de malades. Après on verra, on reconstruira. Il soutenait donc en bloc tout ce qui protestait en Europe, en Belgique, en Angleterre, en Italie et en Espagne, en Grèce, etc.

L'autre différend entre Oury et Félix est que l'antipsychiatrie en France a été très marquée – peut-être en partie déclenchée à partir de *L'histoire de la folie à l'âge Classique* de Foucault (1961), ce livre très important dans la vie intellectuelle de l'époque. Moi-même j'étais complètement fasciné. La première chose que je fis en arrivant à La Borde fut d'instaurer un groupe de travail sur Foucault. Il a tenu un an ou deux avec des copains qui venaient de Paris, le week-end. Oury à cette époque-là avait déjà pris en grippe ce livre. Il trouvait qu'il y avait un rabattement de la folie sur l'anthropologie historique, sur le social, sur l'histoire, qui passait complètement sous silence la dimension clinique. Ça le choquait beaucoup car il y trouvait une position fondamentalement réductrice.

Félix et moi-même ne pensions pas comme ça. On appréciait cette façon méthodologique et généalogique qui ne niait pas la folie mais

tendait à en expliquer les circonscriptions sociales. Nulle part Foucault n'a dit qu'on crée de toute pièce la folie... sauf peut-être sur une question, sur laquelle d'ailleurs je pense qu'il avait raison, celle de l'hystérie. Comme Freud d'ailleurs il y voyait des histoires de famille, mais il y adjoignait des questions de domination des hommes sur les femmes, une problématique des sexualités et des "usages du plaisir", avec un seul mode de résistance subjective possible pour les femmes. Pour Foucault l'hystérie n'est plus une simulation à proprement parler; elle est plus subtile et d'une certaine manière plus authentique, et ses "énoncés" prennent le corps en otage. Mais, justement, l'hystérie n'est pas de la psychose...

Jusqu'il y a quelques années encore j'entendais souvent Oury dire que Foucault n'avait jamais rien compris à la folie, qu'il n'avait jamais vu un fou de près, ce qui est peut-être vrai! Mais je trouvais, par exemple, que le travail de Foucault sur Pierre Rivière était magnifique. Foucault ne l'avait pas écrit seul mais avec un collectif de collaborateurs brillants comme Jean-Paul Aron, Robert Castel et Blandine Barret-Kriegel – cette dernière avait travaillé sur le parricide (Foucault, 1973).

Pierre Rivière était un garçon qui subitement avait tué à coups de serpe sa mère, sa sœur et son frère en Normandie dans les années 1830. Il avait été arrêté et puis condamné à mort pour parricide. Esquirol, le grand médecin neurologue du roi, était intervenu en disant que Rivière n'était pas un criminel mais un malade. Pour la première fois un débat tentait de séparer les "responsables" et ceux qui ne l'étaient pas. On commençait de dire que l'aliénation mentale pouvait vous soustraire à la peine juridique; moment clé dans la naissance d'une psychiatrie proprement dite. Foucault exhumait une lettre magnifique de Pierre Rivière dans laquelle le jeune paysan donnait ses raisons du crime. Le garçon, très intelligent, après s'être expliqué, s'est pendu alors qu'il n'était plus condamné à mort puisque considéré comme malade. Il s'est donc fait lui-même justice.

PP: Il y a un film aussi (Allio, 1976).

J.-C. P.: Deux films dont un est très bien. Malgré ce très beau travail Oury n'a jamais supporté le discours de Foucault sur la psychiatrie, jusqu'à il y a deux ou trois ans...

PP: Jusque hier!

J.-C. P.: Il peut dire des choses très virulentes à l'égard de Félix, même maintenant. Je me souviens l'avoir entendu dire une fois, lors d'une journée de la revue *Chimères*, alors que j'étais à la tribune avec lui: "Félix n'a jamais rien compris au signifiant!". Mais je pense qu'en même temps il a toujours été complètement séduit par sa pensée, sa folie, son "intranquillité"... Par rapport à l'antipsychiatrie il y eut donc toujours cette tension et beaucoup de méfiance...

PP: Oury s'est mêlé tout de même à la discussion. Pensons à sa participation au fameux congrès "Enfance aliénée" en 1967.

J.-C. P.: Il a tenté. C'était Maud Mannoni qui organisait ce congrès mais Oury était partiellement en rupture avec elle là-dessus (Mannoni, 1984). Maud Mannoni avait parfois des accents anti-médicaux suspects. Oury y voyait une manœuvre des psychologues pour discréditer les psychiatres-médecins, ce qui était très à la mode chez les lacaniens. C'était l'époque où tout le monde reprenait à son compte la fameuse phrase: "Un psychanalyste ne s'autorise que de lui-même"...

PP: "Ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres!"

J.-C. P.: Donc, à partir de ce moment-là il y a eu cette rupture. Mais une autre raison est que la psychothérapie institutionnelle s'est trouvée en porte-à-faux entre deux positions trop entières: celle, radicale, qui consiste à dire qu'il faut en finir avec les asiles, qu'il faut détruire les hôpitaux avant de pouvoir voir ce qu'on va faire avec les fous; et celle, conservatrice, qui disait qu'il fallait des réformes mais qu'il était extrêmement dangereux de détruire les seuls lieux de soins au long cours existants.

Or la psychothérapie institutionnelle se tenait réellement entre les deux. Félix disait en même temps: "Allons-y, on déconstruit tout, on démolit d'abord" et "Cela dit, nous savons très bien dans notre travail que pour soigner des psychotiques il faut des lieux. Il faut les créer. Inventer soit des lieux, soit des réseaux, soit des groupes. Il faut des espaces de liberté pour ce travail qui est extrêmement fin, délicat. Et il faut du temps". Il faut donc créer sans arrêt des lieux où les psychotiques peuvent vivre, où les soignés-soignants peuvent cohabiter peu ou prou avec les soignants-soignés; et si ce n'est vivre ensemble en tout cas passer beaucoup de temps ensemble. Ces lieux sont indispensables et il n'est pas dit du tout qu'on puisse s'occuper de la psychose

si on la "reterritorialise" aux sites de son apparition même, c'est-à-dire dans la famille, dans les bureaux, à l'usine, à l'école, à l'armée et dans le quartier. L'idée de ne pas soigner les sujets chez eux ou trop loin de chez eux était celle de Tosquelles. Mais par ailleurs, j'ai entendu Tosquelles dire: "Moi je pense qu'il y a des malades où il n'y a pas grand chose à faire d'autre que leur donner quelques coups de pied au cul. Mais il faut les leur donner ailleurs que chez eux. Il faut que ça se passe ailleurs. Il ne s'agit pas de les laisser là où ils sont, dans leur bain, dans leur saumure d'aliénation sociale et puis de venir les corriger".

La psychothérapie institutionnelle s'est trouvée tellement en porte-à-faux que dans les années 1970 une revue trotskiste, *Garde-fou*, spécialisée dans la question de la psychiatrie, a fait un numéro entier pour dénoncer La Borde. C'est quand même assez extraordinaire! *Garde-fou* était une revue de dénonciation de la psychiatrie sur un mode marxiste-trotskiste très doctrinaire. Elle dénonçait La Borde comme expérience réformiste, comme trahison de la révolution psychiatrique. On a été attaqué avec la dernière violence, en plus avec des arguments très démagogiques genre: "Oui, on fait des électrochocs à La Borde!".

PP: C'était après Mai '68?

J.-C. P.: Oui, c'était après. À cette époque il y a eu des choses très violentes aussi à La Borde. Verdiglione, un psychanalyste italien qui d'ailleurs venait chaque semaine de Milan pour se faire analyser chez Lacan, avait lancé à ce moment-là la première société lacanienne de psychanalyse dans un contexte difficile. La psychanalyse ne marchait pas tellement fort en Italie où ils ne connaissaient pas du tout Lacan. Verdiglione avait beaucoup d'argent qu'il avait d'ailleurs obtenu de façon parfois un peu frauduleuse. Peu importe, c'était un personnage haut en couleurs. Il organisait des grands congrès où il invitait tout le monde, tout ce qui bougeait en Europe, même l'antipsychiatrie. On s'est trouvé à Milan dans un congrès organisé par Verdiglione sur "la violence". Il fallait le faire dans le contexte politique de l'époque! En Italie ça commençait à chauffer car c'était au début de cette espèce de guerre civile larvée qui a eu lieu pendant dix ans là-bas. Pleins de "labordiens" y ont été. Une moitié d'entre eux sont allés faire un contre-congrès à Milan, en dénonçant la prétention de la psychanalyse à dire la vérité de l'Histoire, et particulièrement celle des rebellions

italiennes de l'époque! À un moment donné, avec Danièle Sivadon et quelques autres, nous nous sommes retrouvés devant l'entrée du congrès à discuter avec Oury, Danièle Roulot et quelques autres, dans un état d'irritation très grande. Ça a été une coupure très grave, quand même. C'est dire la difficulté des positions particulières de la psychothérapie institutionnelle que je trouve extrêmement constructives: il faut en même temps détruire et construire, mais vraiment en même temps. Se contenter de faire table rase est beaucoup trop dangereux. En Italie ça s'est fait comme ça et ça été quand même assez catastrophique. On le voit dans le très beau film italien *La Meglio Gioventù* (Giordano, 2003) qui parle très bien de cette période-là.⁴ Justement un des personnages principaux est une malade mentale qu'ils essayent de faire sortir de l'hôpital. D'abord ils n'y arrivent pas puis après ils réussissent. On voit à quel point cette question a été importante. C'est-à-dire l'apparition en Europe, d'une façon générale, avant même l'Anti-Œdipe et Mille Plateaux, d'un intérêt profond pour les affinités entre la psychose et la question politique de la révolution, de la transformation sociale. Un peu comme si la psychose incurable et la révolution impossible étaient un problème de même nature. Le mérite de Deleuze et de Félix c'est de l'avoir théorisé avec le processus schizophrénique et la déterritorialisation.

PP: À ce moment-là vous écrivez *La médecine du capital* (Polack, 1971).

J.-C. P.: Oui, mais j'étais en retard sur les événements. Ce livre est sorti un peu tard, en 1971. Il s'agissait d'une commande qui d'abord avait été faite à quelqu'un d'autre. Les éditions Maspéro n'existent plus maintenant, c'est devenu La Découverte. Ils m'ont proposé ce livre mais ce qui m'intéressait c'était d'écrire sur la médecine en général, de façon très foucaldienne d'ailleurs, même dans le style. La première page, on dirait un pastiche de Foucault! D'ailleurs, j'avais été voir Foucault pour lui demander de préfacier ce bouquin. J'ai donc eu l'occasion de le voir une fois chez lui. Après lui avoir envoyé le bouquin, il m'a dit, en substance: "Écoutez, je n'ai pas eu le temps de le lire car j'ai beaucoup de travail mais de deux choses l'une: ou bien ce livre est vraiment mauvais et dans ce cas-là je m'en voudrais évidemment de lui avoir fait une préface, ou bien il est bon et alors vraiment vous

4. "Nos meilleures années" pour son titre français.

n'aurez pas besoin de ma caution!". Un truc comme ça... Je suis donc parti sans sa préface. C'est un livre qui n'a eu pratiquement aucun succès en France et énormément en Italie. Il a été traduit en italien et, je ne sais pas pourquoi, ça leur a paru intéressant...

Institutional Psychotherapy: Histories, Politics, Resistance. An Interview with Jean-Claude Polack (Part I)

Summary: This paper is the transcription of an interview with the French psychiatrist Jean-Claude Polack. In this first part, he traces the political events that occurred during the history of the movement of Institutional Psychotherapy: the Spanish Civil War, WWII and the Resistance, the Algerian War, the influence of the French Communist Party, May '68, and so on. He also situates the discordant and tense relations between Institutional Psychotherapy, schizo-analysis and anti-psychiatry as experienced by him in his work over a twelve year period at the psychiatric clinic La Borde at the side of Félix Guattari.

Key words: History of La Borde, François Tosquelles, Jean Oury, Félix Guattari, Politics, Resistance, Schizo-analysis, Anti-psychiatry, Institutional Psychotherapy.

Bibliographie

- J. Allouch (1981), "Exorbitantes sœurs Papin", *Littoral*, no. 9.
- P. Coupechoux (2009), Traitement sécuritaire de la folie, *Le Monde Diplomatique*, décembre 2009.
- J. De Bisschop, A. Hofmans, C. Novaes & D. Van Bunder (2009), "Psychothérapie Institutionnelle... Influences psychanalytiques, Interview avec Jean-Claude Polack (deuxième partie)", *Psychoanalytische Perspectieven*, jg. 27, nos. 3-4.
- G. Deleuze & F. Guattari (1972), *L'Anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie 1*, Paris, Les éditions de Minuit, Collection Critique.
- G. Deleuze & F. Guattari (1980), *Mille Plateaux – Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Les éditions de Minuit, Collection Critique.
- M. Foucault (1961 [1976]), *Histoire de la folie à l'âge Classique*, Paris, Gallimard.
- M. Foucault (1973), *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère: un cas de parricide au XIXe siècle*, Paris, Gallimard.
- J. Lacan (1933-1934), "Motifs du crime paranoïaque: le crime des sœurs Papin", *Le Minotaure*, nos. 3-4, pp. 25-28.
- M. Lafont (1987), *L'extermination douce. La mort de 40.000 malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques en France, sous le régime de Vichy*, Lormont, Éditions l'AREFPPI.
- L. Le Guillant (1956), *La névrose des téléphonistes*, *La Presse médicale*, reproduit dans: *Quelle psychiatrie pour notre temps? Travaux et écrits de Louis Le Guillant*, Toulouse, Érès, 1984.
- L. Le Guillant (1963), "L'affaire des sœurs Papin", *Les Temps Modernes*, no. 210, pp. 868-913.
- L. Le Guillant (2006), *Le drame humain du travail. Essai de psychopathologie du travail*, Paris, Érès.

- M. Mannoni (1984), *Enfance aliénée, l'enfant, la psychose et l'institution*, Paris, Éditions Denoël.
- J. Oury (1992), *L'aliénation*, Paris, Éditions Galilée.
- J.-C. Polack (1971), *La médecine du capital*, Paris, Éditions François Maspero.
- J.-C. Polack (2006), *Épreuves de la folie - Travail psychanalytique et processus psychotiques*, Ramonville Sainte-Ange, Érès.
- J.-C. Polack & D. Sivadon-Sabourin (1976), *La Borde ou le droit à la folie*, Paris, Calmann-Lévy.
- J.-C. Polack & D. Sivadon (1991), *L'intime utopie - Travail analytique et processus psychotiques*, Paris, PUF.
- D.L. Rosenhan (1973), "On being sane in insane places", *Science*, vol. 179, no. 4070, pp. 250-258.

Filmographie

- R. Allio (1976), *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*.
- M.T. Giordano (2003), *Nos meilleures années* (A meglio gioventù).
- F. Pain (1989), *Politique de la folie* (avec Danièle Sivadon et Jean-Claude Polack).